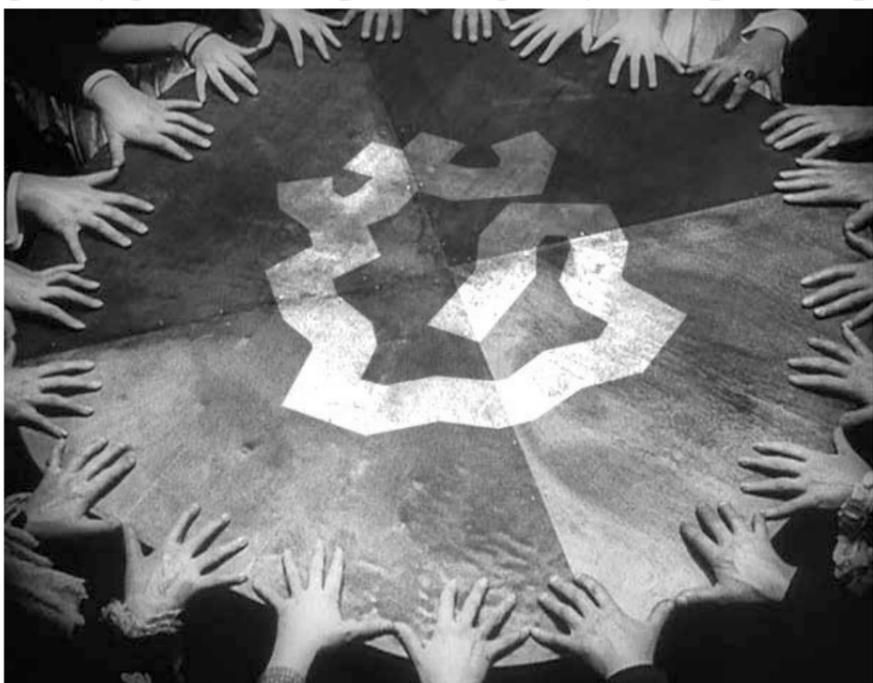


LA CONSTITUTION DU PUBLIC

La constitution du public part du principe que tout le monde a, pour l'essentiel, une nature identique, laquelle se trouve altérée ou infléchie en un sens particulier par des traits de caractère spéciaux. Cette superstition fait croire à tous qu'il faut se conformer aux usages courants, alors que chacun y trouvera toujours un sentiment d'étrangeté qu'une pratique, une vie durant, des banalités quotidiennes n'estompera jamais complètement.



cela, tant que faire se peut.

De là l'incroyable caractère minable du public, zone où des malheureux viennent s'inculquer la leçon de leur nullité, viennent se publier, s'anéantir eux-mêmes. Il y aurait là partage, représentation, esthétique, débats... alors que ce n'est que l'égout social qui glougloute.

Tant que le regroupement et les options de personnalités qui en découlent feront loi, la plus effrayante superstition fera ton-

C'est que la chose est vue à rebrousse-poil: nous sommes tous profondément et totalement différents les uns des autres, et seule la nécessité de la survie collective fait régner l'illusion que nous aurions beaucoup en commun. Ainsi la grande majorité d'entre nous se persuade que sa personnalité est une sorte de bouquet de détails, d'options qui font son charme, une manière de se distinguer des autres par quelques points finalement secondaires.

public, sont des notions artificielles et vaines. Tout au plus utiles quand il faut traiter de questions d'organisation, jamais quand l'individu est concerné. Présenter ce dernier comme opprimé par la société n'est pas très malin non plus, car en vérité la vie sociale n'a aucune prise sur l'individu, ce n'est que l'individu qui peut, à partir de sa spécificité, abdiquer celle-ci, pour son malheur et sa folie, sa misère.

De là la misère des groupes, composés d'individus qui se ravalent à n'être que

ner sa loi. Pourtant, de la même manière qu'il n'y a plus de nécessité physiologique à s'empiffrer pendant les fêtes, puisque la société prodigue quotidiennement plus qu'il n'en faut à tous, de même, il n'est plus indispensable de croire au dogme de la masse. Les structures collectives se sont allégées et seul un puissant passéisme, de rétrogrades terreurs, entretiennent cette absurdité que sont masse, groupe, public, notions qui s'effondrent sous leur propre poids et dont il faut par dessus tout, extirper ce qu'elles écrasent dans leur chute.

L'« homme » n'est guère qu'une laborieuse construction d'un être artificiel, introuvable, auquel chacun est sommé, sous peine de mort, de ressembler avec le plus de vraisemblance possible, avec l'échec permanent qui en résulte. Cet échec et ces tentatives continuelles, même s'ils donnent lieu à une économie qui « fonctionne » ne nous privent pas moins du sentiment de notre véritable distinction, de notre dignité, de notre noblesse (même si ces « valeurs » sont sans cesse érigées comme intouchables par l'attention-sublimisme et le si-l-on-n-y-prend-pas-gardisme.)

O combien difficilement une telle chose est exprimable, dans la langue de la communauté! Dans ce contexte, elle ne peut avoir qu'un sens assez risible, le langage est pour cela, toujours, la langue du faux. Seuls les esprits vrais peuvent y entendre du vrai, seuls les êtres seuls, qui déchantent secrètement l'ordinaire du parler, comprennent. Il est facile de ricaner de tout, depuis les prérogatives d'une expression qui domine tout, par principe, de la hauteur supposée de sa fausseté. Il faut être vrai pour saisir le vrai dans le faux.

Sous cette lumière, la masse, le groupe, le

FRANZ BERG:

“La nature et le monde naturel, dont l'instauration a demandé tant d'effort et d'obstination, sont devenus jusqu'aux



alentours des années 1970 un parfait, quasiment irréfutable modèle pour le réel. Puis ses défaillances ont commencé à se faire jour et aujourd'hui ce modèle se révèle complètement insuffisant. Il lui faut sans cesse des solutions palliatives d'une part, et d'autre part il est suffisamment déstabilisé pour se laisser pénétrer et gagner par toutes sortes d'éléments hétérogènes. Cela pourrait conduire à une situation comme celle du Moyen-Âge, où tant de cosmogonies naissaient et se contredisaient pour disparaître. En attendant, l'impression que donne l'époque d'être claquemurée est contrebalancée par une ouverture béante, puisque tout s'élabore et se maintient sur la surface d'une autocensure, pendant que de nouveaux éléments, qui ne s'autocensurent pas, passent complètement inaperçus. Le sacrifice de notre Empereur ouvre une nouvelle ère.”

LE QUÉÂTRE GRATUIT FRANCE 2013 - II
le quéâtre est une publication des presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR 9 791091 219525

LE QUÉÂTRE



“S'il n'y a pas de fumeux sans faits, il n'y a pas non plus de fumet sans fée.”

FEU!

S'AGIT-IL DE FUSTIGER le phénomène du spectacle, de la représentation, avec le quéâtre ? Nous ne sommes ni situationesques ni si bêtes. Au contraire, montrer, exhiber nous semble des plus sain, des plus nécessaire, quand le mal s'enterre et se nie. Ce qui nous choque et nous insulte, ce n'est pas que toute chose se représente, mais qu'elle ne se représente PAS. EN JEU, EN JOUE, FEU!

LE QUÉÂTRE

est un terme qui permet de résumer le tout-en-un des moyens par lesquels l'homme se donne à voir et entendre à lui-même, les moyens par lesquels l'homme est homme pour l'homme.

On ne sera pas surpris qu'une telle ré-

duction, aujourd'hui possible, soit bien souvent absurde et comique, toujours plus simplette.

Le quéâtre permet d'englober l'ensemble des techniques de production de l'homme, ce megashow plus que désuet aujourd'hui, et qui n'en finit pas de laisser.

On comprendra que le quéâtre n'aspire qu'à la fin du quéâtre. Avis aux amateurs de modes: le quéâtre est toujours-déjà démodé...

Le quéâtre prendra de multiples formes ici, toujours plus réductrices, rivalisant en cela avec les moyens techniques de destruction culturelle les plus modernes.

TOTALISATION TERMINALE

L'ÉTAT SE DÉENGAGEANT du financement des arts, donne le spectacle plaisant d'un État qui, pour faire des économies, préfère que sa propagande trouve à se financer elle-même, puisqu'elle prétend d'ailleurs qu'elle n'en est pas (alors même qu'elle se plie à l'injonction de paraître libre).

Cynisme, sarcasme, causticité, ironie? Pour nous qui n'en sommes pas, qui n'aurions jamais pu en être, car nos natures, hélas pour nos comptes bancaires, ne s'y prêtent pas, nous rions à gorge déployée.

Ce symptôme en effet révèle deux choses : la logique inhérente à une création pseudo-indépendante, qui a si longtemps prétendu à sa dissociation de l'État, tout en glorifiant par là même la prétendue tolérance de cet État, est de continuer à chanter en sourdine la gloire de l'État – sans être soutenue par lui, si elle veut rester cohérente. Et après tout cela s'arrange aujourd'hui où flatter l'État peut désormais convenir à la populace (après tout, l'État c'est elle.)

Puis comme le premier point le démontre, ce symptôme révèle deuxièmement la totalisation terminale de l'État dans toutes ses formes, et l'obligation générale, obvie, d'un comportement univoque totalisé. Ce qui n'est plus un problème, la coïncidence de l'État et des masses étant devenue parfaite, malgré des dissensions de surface dont l'apparence se conserve scrupuleusement sous la forme du célèbre TUP (Théâtre Urbain Policier).

Mais le résultat constant en terme d'esthétique, qui se voit à l'oeil nu, c'est la nullité, la médiocrité de la pompe d'État (qu'elle soit subventionnée par lui ou émanant du corps social totalisé par l'étatisme intégral, cet étrange triomphe politique), du fait même de ses aspects les plus sordides et les plus mesquins. Il faut savoir apporter de l'envergure à tout, même au pire.

La métaphore sino-cynique de la facture et de la balle envoyées dans la tête du condamné pour la deuxième, et à sa famille pour la première, est enfoncée, battue, en terme de vue imprenable sur toutes les affaires d'esthétique d'État.

Il reste indubitable qu'une pompe d'État ou de société étatisée reste une pompe. Elle exprime certes au premier chef, les intentions que l'État et la société veulent publier comme étant les leurs. L'art d'État avant tout promulgue des décrets, des obligations comportementales.

Mais là où la contradiction devient ironi-

que, c'est quand un État veut publier ses aspirations à la liberté, à l'absence de contrainte, alors même qu'il est l'administration de la contrainte par excellence.



fig. 1- Gigabrother

Dans ce contexte, l'art d'État se doit de chinoiser en combattant ouvertement l'étatisme et même nier la nécessité de l'État, tout en concluant par le mal fondé de son argumentation, ou la nullité de son propos, ou encore se doit d'être « mauvais », raté, faux – pour garantir la vérité et le bien de l'État qui le finance.

Ainsi, pour justifier l'État, l'art doit nier l'art. Il doit se conchier et se réduire à du bavardage. En cela l'art, sous le régime de la démocratie, exprime très exactement, sur le mode déficient, la voix du dictateur d'État, le Peuple, qui veut toute chose sans jamais en payer le prix, et en ayant l'air d'en vouloir d'autres, plus prestigieuses. On a reconnu Madame la Plèbe, qu'aucun théâtre n'oserait brocarder de trop près, faute d'être condamné à une Sibérie financière dont on ne revient pas. D'ailleurs finalement tout le monde déplaira, tout le monde y passera. La Reine populace s'amuse de sa propre drôlerie désormais, et n'a plus besoin de bouffon. Il ne restera que les flatteurs... Voilà donc l'art démocratique, la pompe d'État, dans son détail nauséux.

Bien des enfantillages, mais qui condamnent l'art à l'impossibilité d'être (impossibilité qui date de la séparation de l'art et de l'État, consécutive à la RÉVOLUTION FRANÇAISE et contemporaine de la séparation de l'Église et de l'État).

On ne peut pas exprimer sans exprimer, dire en taisant, détruire en construisant, malgré

les ressources infinies, les méandres, les possibilités de contorsion et d'alambiquage qu'offrent le langage. Ce genre de méli-mélos non sensiques ne peut plus être qualifié du nom d'art. La représentation, même et surtout sous les espèces du masque, était un moment de clarté, une vision, une lumière inondant la pureté d'une scène. Une révélation! Pas un 5 O'cloaque chez mémère la folle, la vieille comédienne qui n'a plus sa tête et qui annonce des bribes de répliques de son répertoire. Oui elle a été jeune, belle et splendide, mais sa vieillesse n'est ni sage, ni vénérable. Ce n'est qu'une chirurgie esthétique qui s'est effondrée.

Ces lambeaux pendouillant prendront un aspect magique certes, mais seulement une fois la mort prononcée, quand ils détacheront magnifiquement leurs chairs pourries du gris de l'os - comme dans les pièces de Guillaume Chpaltine qui ne sont déjà plus de l'art, mais peut-être la promesse d'autre chose, rien de ce genre.

TOUT CELA ÉTANT DIT, j'écris, je pense, je profère des « opinions », l'expression existe manifestement. Mais ce n'en est plus exactement, car elle est sans écho, elle demeure inentendue, inattendue, inouïe. Personne ne lit ce qui s'écrit ici, là, maintenant – jamais,

Giga-Mort-et-Transfiguration

« Devenu empereur du monde,



jamais vraiment. Au mieux lit-on (mayonnaise, bien sûr) sans écouter ce qu'on lit.

La disparition de l'art, comme on pourrait se l'imaginer, n'est pas la disparition de l'artiste ou de l'expression; la disparition de l'art est bien plus effrayante, elle est la disparition du public.

LE JOURNALISME a dévoré toute capacité d'attention d'un auditeur. Toute velléité de « prêter » attention à une voix qui s'exprime sans amplification s'est envolée, principalement accaparée par le porte-voix de la propagande commerciale: c'est pourquoi, paradoxalement, nous n'hésitons pas à prétendre que le héraut de la marchandise, la publicité, est la dernière forme vivante, certes *passée à tabac* et vivant pour la vengeance, de la poésie.

En effet, la nécessité de vendre suppose des mots d'ordre clairs et puissants, motivants, tels que seule la poésie a su en mettre au point les canons fuselés. Seuls la publicité et le journalisme s'expriment encore véritablement, même si c'est le plus couramment sur le mode de la répétition des mêmes gestes drapés dans les haillons pailletés d'une fausse diversité... Ce qui, encore, donne une vraie grandeur tragique, populaire, un ultime

écho funèbre et gigantesque à la voix destinée aux masses. Chpaltine, ici encore, résonne en un texte qui ne le cite pourtant pas souvent (voir *Le Quatrième des Marionnettes*).

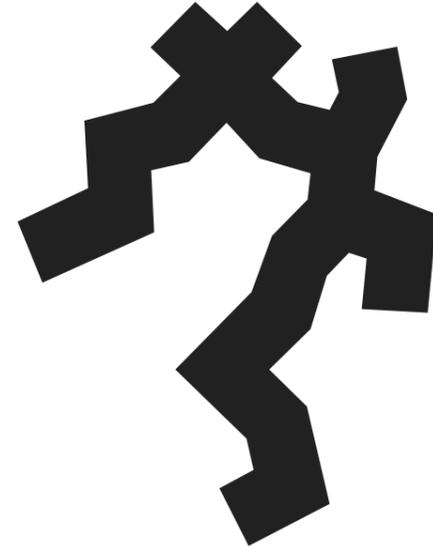


fig. 2- Terabrother

Le dictateur-cyborg qui harangue ainsi la plèbe mérite certes ses reflets de gloire, de glitter et de glamour par la fascination qu'il suscite.

Mais ce n'est guère qu'un veau, même en or, cette matière sur laquelle tout s'appuie désormais exclusivement - alors même que justement, elle n'a de valeur que parce qu'elle est rare et inutile. Comme nous.

VOILÀ POURQUOI la disparition de l'art est une catastrophe collective, mais non individuelle.

N'importe quelle cervelle qui trouvera la ressource de tomber sur ce texte et de l'entendre un tant soit peu, le justifiera instantanément et se redressera d'un pouce, alors que des milliards d'yeux parcourant somnambuliquement des injonctions automatisées ne feront que confirmer l'abjection de ces dernières... et leur inefficacité foncière et grandissante.

(Écrit dans le lobby du Kensington Close Hotel, pendant qu'un employé vêtu d'une chemise vert sapin, donne rapport, à voix forte et responsable, dans son kit mains libres qui lui permet de les avoir sur les hanches (ses mains), de l'exécution de la décoration des sapins de Noël du hall de l'hôtel. J'apprends ainsi que l'un d'entre eux s'est effondré, car on ne les leste plus aussi bien qu'autrefois.)

représentant légal du Gigabrother (ou Terabrother) sous le sobriquet de Laponéon, à la suite d'un concours de bête (pas plus bête qu'une élection), Michel-Paul Comte, dans un monde où tous les signes usuels, marques et motifs décoratifs, ont été remplacés par le G de l'ImaGe Suprême, s'exhibe dans les costumes les plus absurdes et les plus grand-guignolesques, principalement des uniformes surchargés, casquette surplombée d'un grand G et dégoulinant d'or, chevauchant une énorme saucisse, par exemple. Tout l'apparat et la pompe d'état culminent dans le grotesque le plus total jusqu'à ce que Laponéon se condamne lui-même à mort et soit exécuté dans un grand rite public, une fête de sang et de joie où le meurtre jusque-là objet d'un terrible tabou, devient l'acte compris d'une possibilité reconquise. Sur la mise à mort symbolique du capital-politique, opérée au travers d'une mort réelle sacrificielle, peut s'édifier un nouveau monde (du moins Franz Berg, le grand critique historicommercial, interprète-t-il ainsi l'événement en direct).

L'empereur s'autocondamne à la mort suivante: Il « s'envolera » depuis le sommet du grand G

soilé par l'Arc de Triomphe, dans un superbe costume d'aigle impérial, pour accomplir son vol inaugural sous l'oeil de mediamondial. L'instant où sa silhouette se découpe sur le soleil restera le générique des news pendant plusieurs siècles. À l'issue d'une matinée passée à admirer, dans le grand miroir impérial et en présence des intimes, le détail fascinant de son costume en véritables plumes d'aigle impérial, l'empereur, après avoir dédié dans un émouvant discours son vol inaugural à « l'homme oiseau de la tour Eiffel » d'une part, à Dédale et à son fils Icare d'autre part, se précipita du haut du monument sans se départir une seconde de l'allure impériale, s'écrasant sous les cris de stupeur et d'extase de la foule du monde entier massée par milliards sur place à Gigabros Aires (autrefois Paris), écrasant tout sous elle et s'effondrant ici et là par pans entiers dans la Seine (quasiment recouverte d'embarcations bondées qui coulent sous la surcharge de ces grappes humaines), mais surtout devant les milliards d'écrans du permadirect mondial. Les désordres et les fêtes qui s'ensuivirent furent indescriptibles.”

Extrait de *Remembrances* par Michel-Paul Comte à paraître aux Presses de Lassitude.